

L'observateur et le système de la recherche linguistique : réflexions de méthodologie à la lumière du changement épistémologique

Rita FRANCESCHINI

Université de Bâle, Romanisches Seminar

« No data known to us are observer-neutral. »

(K.L.Pike 1981)

Tous ceux qui, depuis une décennie, entreprennent une recherche linguistique empirique ont l'embaras du choix face au développement des méthodes empiriques, les apports de la part des sciences sociales et le développement informatique. Ces contributions forcent de plus en plus les chercheurs à approcher le recueil des données dans une réflexion constante sur leurs propres activités. Les décisions méthodologiques (p. ex. grossièrement entre l'approche « quantitative », « qualitative » ou « mixte ») ne se font plus seulement au début – comme semblent souvent le suggérer les manuels de *fieldwork* – mais il devient de plus en plus évident que les questions de méthodologie doivent accompagner toutes les phases de la recherche, à l'instar d'un deuxième regard auto-réflexif. Il est donc toujours plus difficile de se limiter à une discussion sur les outils pratiques (« bon questionnaire », « évitement de biais », « type de transcription », etc.) sans envisager leurs conséquences épistémiques et éthiques.

1. TROIS PARADIGMES

Dans ce qui suit, j'aimerais décrire ce développement de la discussion méthodologique en linguistique empirique en distinguant très grossièrement trois périodes¹ :

- 1) la période objectivante (p. ex. la sociolinguistique variationniste quantitative);
- 2) la période interactive (prototypiquement les approches interprétatives en sociolinguistique, avec les apports de l'analyse du discours, de l'ethnographie et de l'analyse conversationnelle);
- 3) le changement vers un paradigme épistémique.

Ces trois périodes ont vu leur naissance dans un certain contexte spatio-temporel et persistent sous forme de paradigmes. Ces paradigmes ne marquent pas seulement le développement de la linguistique, mais touchent à un domaine de recherche qui dépasse le cadre des sciences sociales.

On s'apercevra que l'acception donnée ici au terme de méthodologie est vaste : en fait, il devrait comprendre, à mon avis, à la fois les techniques, les procédures d'interprétation, et les réflexions sur son propre faire. Si la discussion s'est d'abord concentrée sur le premier point, dans les années 90 il y a eu un *drift* vers les questions du dernier type. En combinant ces différents aspects, à notre avis indissociables, on postule une *méthodologie intégrée* qui tient compte, au cours de tout le processus de recherche, des implications dérivant aussi bien des techniques, des procédures interprétatives, que des auto-réflexions. J'aimerais contribuer à « dé-techniciser » le débat méthodologique et le rapporter à un plan éthiquement responsable.

¹ Inutile de dire qu'il s'agit d'une vision simplifiée d'une évolution épistémique dont les périodes se superposent et coexistent entre elles, cf. dans ce sens aussi Dittmar 1997 : 101-102.

1.1. LA PÉRIODE OBJECTIVANTE : LE PARADIGME DE LA SOCIOLINGUISTIQUE VARIATIONNISTE

Durant cette période, les questions majeures posées par la recherche reçoivent des réponses sous forme de formalisations quantitatives : les calculs, comme les représentations graphiques, ont valeur de preuve pour les déductions qu'en tirent les chercheurs. En sociolinguistique, les premières études du groupe de recherche formé autour de Labov peuvent être considérées comme prototypiques à cet égard (p. ex. Labov 1972a).

Sur le plan technique, on discute avant tout des questions de représentativité d'un *sample*, d'isolation correcte des variables et d'attendibilité des corrélations (validité des tests statistiques). Les approches sont nécessairement réductionnistes et univariationnelles, c'est-à-dire qu'elles sont avant tout intéressées à déterminer, si possible, la variable la plus importante qui influence les formes ou les comportements des sujets choisis, et non pas nécessairement les influences réciproques entre les sujets et les enquêteurs, ou entre les variables elles-mêmes (mais cf. Sankoff 1988). Les calculs avec trois variables croisées sont rares, ainsi que l'application de modèles mathématiques non linéaires (mais cf. Wildgen/Mottron 1987).

Après l'intérêt pour des variables telles que l'extraction sociale, l'âge, le sexe, ce sont les influences des *network* sociaux (Milroy 1987) et des différenciations situationnelles qui ont attiré l'attention des chercheurs. En s'occupant surtout de ces dernières, on s'est aperçu que la codification de ces phénomènes – toujours nécessaire pour une quantification – était extrêmement discutable, et qu'il fallait par conséquent s'appropriier d'autres techniques d'interprétation.

L'affinement des techniques d'élicitation de données linguistiques (questionnaires, techniques d'interview, recueil indirect etc.), a été extrêmement fructueux durant cette période.

Dans les projets les plus engagés dans cette direction, cette période révèle bien son héritage fondé sur une conception fondamentalement positiviste, dépendant de la référence aux

sciences naturelles. Dans l'acte de persuasion de la *scientific community*, on invoque comme étalon objectivant les mathématiques traditionnelles. Prévaut ainsi un déterminisme unilatéral qui va de pair avec une conception passive du sujet.

Tous les travaux ne sont toutefois pas aussi extrêmes, surtout dans la tradition européenne, qui connaît, p. ex. en dialectologie, le *field work* ante litteram.

Les discussions méthodologiques, encore rares à cette période, commencent à s'occuper du rôle de l'enquêteur : celui-ci est avant tout envisagé comme une personne qui apporte des distorsions (des *biais*) dans la phase de la récolte des données. Ces raisonnements sont connus sous le terme du « paradoxe de l'observateur » (on veut observer des comportements tels qu'ils se montrent quand on n'est pas présent, cf. Labov 1972b). Les solutions discutées cherchent à *minimiser* cette influence pour obtenir des données plus proches du style moins contrôlé (*vernacular*). On donne alors des conseils tels que : devenir un membre du groupe, éliciter des données indirectement à travers une réaction qui contient l'observable, faire parler d'un thème émotionnel où l'enquêté perd le contrôle sur sa production, demander aux sujets de s'auto-enregistrer, etc.

Par contre on discute moins les procédures d'interprétation de l'enquêteur et des *biais* qu'il apporte dans son travail successif au recueil, de la codification à la présentation des résultats.

1.2. LA PÉRIODE INTERACTIVE : LE PARADIGME DE LA CO-CONSTRUCTION DE LA RÉALITÉ

Par *période interactive* je n'aimerais pas seulement désigner les recherches conduites sous l'étiquette de sociolinguistique interprétative (Gumperz 1982), mais y inclure plus généralement les approches qui partent d'une conception fondamentalement construite de la réalité (Berger/Luckmann 1966), où les sujets sont envisagés en premier lieu comme des acteurs qui pertinentisent et construisent le sens de leur réalité.

Par rapport au premier paradigme, il n'est plus question de mesurer l'incidence d'une (seule) variable. Au

centre de l'intérêt est mise la compréhension, souvent très locale et circonstanciée, des valeurs conférées aux catégories : à partir des discours des sujets eux-mêmes, on cherche à comprendre la constitution des valeurs, leur pertinence et leur justification spécifique. Les catégories ne sont plus considérées comme une réalité sûre et applicable à toute situation et pour tous les locuteurs. Les catégories doivent être d'abord déduites de manière émique à partir des valeurs internes que les locuteurs leur donnent.

Ainsi, une interview est envisagée comme co-construction de l'interviewé et de l'intervieweur, dans laquelle les deux actants cherchent à se rendre mutuellement compréhensibles les valeurs attribuées aux mots, aux concepts, aux croyances, etc. ; et tout cela moyennant des stratégies linguistiques qui aident à diriger l'interprétation réciproque (p. ex. à travers des stratégies de contextualisation). L'interview n'est plus une technique d'observation objective, d'où on tire des « faits », mais une convergence située entre deux (ou plusieurs) personnes.

On ne tente donc plus de gommer la présence de l'enquêteur, tout au contraire : vu qu'il fait part de la situation sociale du recueil des données, on l'inclut dans l'interprétation pour mieux en rendre compte.

En forte relation avec l'ethnographie et les expériences de *field work* en anthropologie, ce paradigme a peu de traits communs avec les sciences naturelles, mais partage de nombreux présupposés avec les approches herméneutiques et avec l'analyse du discours de type foucauldien. De la part des sciences sociales, c'est avant tout l'ethnométhodologie, par son type spécifique d'analyse conversationnelle, qui a fortement marqué cette période.

Une telle approche n'est pas réductionniste. Elle creuse les détails, croyant à une construction de la réalité extrêmement complexe. Surtout l'analyse conversationnelle est redoutée pour ses microanalyses détaillées faites sur des *corpus* authentiques restreints et méticuleusement transcrits.

Durant cette période il n'est plus question de raffiner les techniques d'enquête. Les raisonnements méthodologiques se situent surtout au niveau des *procédures interprétatives* des

locuteurs, y inclus l'enquêteur avec ses pratiques scientifiques successives.

Dans ses développements les plus extrêmes, ce paradigme s'ouvre à une acception déconstructiviste, dans laquelle « tout est discours », en effaçant ainsi facilement les aspects pratiques, sociaux et politiques des comportements humains.

Cette perspective porte en soi un germe auto-réfléxif, et prépare le terrain à la troisième période.

1.3. LE CHANGEMENT VERS UN PARADIGME ÉPISTÉMIQUE

Ce changement me semble être en cours, lentement, aussi en linguistique. Très présente dans les sciences sociales, la *Wissenssoziologie* est en train d'affecter aussi les certitudes de la linguistique. Comment est-ce que nous « fabriquons » nos savoirs scientifiques (Mondada dans ce volume), comment est-ce que nos résultats sont issus, eux aussi, de nos interactions multiples avec les interlocuteurs-instances de la production scientifique, des fois banalement à « toutes fins pratiques », par exemple aux fins de la carrière ?

Le changement vers un paradigme épistémique est plus radical qu'on ne puisse le penser. Dans son acception la plus radicale, il nie tout caractère dissocié entre les résultats et l'observation du chercheur. Les résultats scientifiques seraient issus des perceptions des seuls observateurs, et reflèteraient fondamentalement leurs attentes (dans un sens proche de Feyerabend, les conjectures anticipatives guideraient la recherche). Enfin, les chercheurs créeraient eux-mêmes leurs résultats (Watzlawick 1981) : les questionnaires permettent d'examiner ceux qui ont constitué le test, les hypothèses seraient des auto-suggestions de la recherche, rapprochables de pratiques de *self-fulfilling* – où en cherchant on crée l'objet qu'on finira par trouver.

Les réflexions sur le rôle de l'observateur comme instance incluse dans l'observation (Luhmann 1995) ne sont pas encore entièrement comprises; on peut s'attendre qu'elles apporteront des conséquences radicales pour la recherche et

abattront les frontières encore trop nettes entre sciences naturelles, sociales et culturelles.

Dans la pratique du *field work*, ce changement de paradigme amène surtout à transmettre, p. ex. aux étudiants, des attitudes sensibilisées envers la création des objets de recherche, à les rendre conscients des responsabilités envers leurs activités en faisant de la recherche, et à mettre au deuxième plan le raffinement des techniques. Par conséquent, les réflexions portent à une conception intégrée du faire scientifique et à une stylisation des discours éthiques.

2. LES TABOUS ET LES OPACITÉS DE CHAQUE APPROCHE

Chaque période a ses propres trous noirs, ses tabous, ses opacités. Dans la première, le chercheur est hors observation : ses sentiments, ses intérêts et ses incompréhensions ne se voient pas. Dans le deuxième paradigme, on risque de minimiser les influences provenant de conditions sociales « externes » et fortes : voir p. ex. la pauvreté de ressources, les questions de pouvoir et l'inégalité d'accès à des moyens technologiques. Ces questions macro-sociales ne peuvent pas être réduites sarcastiquement à de simples « discours » (comme il arrive parfois dans les attitudes soi-disant « post-modernes ») parce qu'elles ne se reflètent pas toujours directement au niveau de la micro-analyse.

Le troisième paradigme risque par contre de forcer le solipsisme et de devenir, par sa forte concentration sur le sujet observant, une espèce d'ésotérisme rapporté à la science qui veut pacifier les divergences entre sciences humaines et naturelles (Capra 1996). Et encore, dans ce paradigme, on peut reconnaître une forte biologisation du discours culturel (à la suite de l'élargissement du concept de *autopoiesis*, cf. Maturana/Varela 1987).

Devant ces possibilités – qui en fait dépassent largement la discussion méthodologique – on a le choix de devenir un fervent défenseur d'un paradigme ou d'un autre et d'idéologiser une approche par rapport à une autre : cette décision donnera au moins une certaine sécurité. Il y a ceux,

par contre, qui optent pour une procédure mixte – pas seulement à cause des pressions dictées par des politiques scientifiques qui privilégient encore fortement le premier paradigme. Une procédure mixte est justifiable par rapport à l'histoire des sciences : on peut la choisir comme alternative aux inconvénients reconnus aux différentes approches et pour traiter ce qu'on reconnaît comme « données » dans un travail interprétatif raisonné et hautement réflexif.

En fait, cette dernière procédure présuppose une théorie de l'action scientifique, une espèce de méta-théorie, qui, en linguistique, n'est pas encore établie. Une inspiration à cet égard pourrait être recherchée de nouveau dans les sciences sociales : la théorie des systèmes (*Systemtheorie*) pourrait donner des paramètres pour la construction d'une architecture théorique suffisamment abstraite, souple et dynamique (cf. p. ex. Luhmann 1997).

Par rapport aux trois périodes et paradigmes, j'aimerais apporter brièvement des exemples pour engager une discussion.

3. EXEMPLES

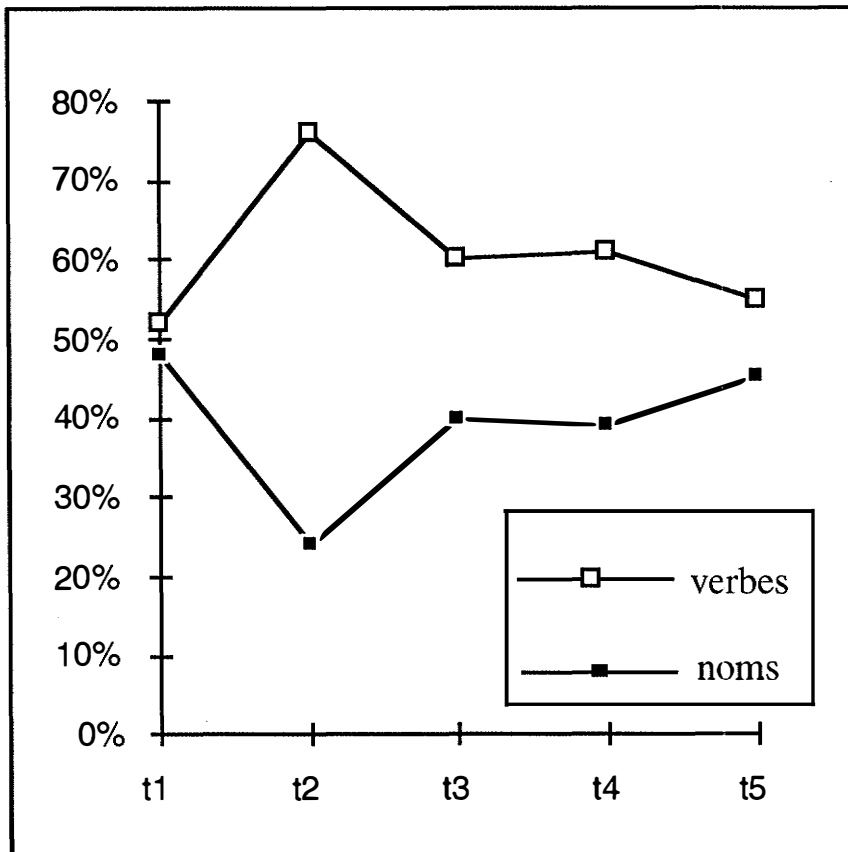
3.1. PHÉNOMÈNES NON-LINÉAIRES

En observant des phénomènes intrinsèquement évolutifs, comme p. ex. l'acquisition des langues, la quantification montre des phénomènes insolites qui ne sont plus saisissables avec les moyens des mathématiques linéaires adoptés depuis toujours en sociolinguistique (et fixés aujourd'hui dans des logiciels de plus en plus facilement maniables). Ce sont surtout des rapports d'implication réciproque qui sont souvent concernés dans des processus d'accroissement de différenciation interne.

Un exemple à cet égard est le rapport des noms et des verbes dans l'acquisition. Habituellement on se limite à observer la naissance de ces catégories séparément, en constatant chez les enfants et chez les adultes une

prédominance initiale de l'expression nominale². Une visée mutuellement reliée des rapports entre ces deux catégories donne, dans une représentation tout à fait traditionnelle, une courbe « à explosion » (voir fig. 1). La prédominance des noms au début ne subit pas une transformation progressive vers les valeurs prévues dans la langue cible. Le développement passe à travers une phase d'augmentation drastique des noms pour ne retomber qu'ensuite : le développement fait un saut.

Fig. 1 : Rapport des noms et des verbes dans une étude longitudinale (t1-t5 = env. 9 mois) dans un contexte de L2



Cette courbe apparait dans un bon nombre d'autres phénomènes (cf. Franceschini à paraître), dès qu'on les observe de manière reliée. Une telle courbe est interprétable

² A condition qu'on puisse tracer une distinction entre ces deux catégories; cela implique qu'il faut d'abord vérifier à quel degré la catégorie est établie dans le système interlinguistique des locuteurs.

observe de manière reliée. Une telle courbe est interprétable selon des modèles centrés sur les processus d'auto-organisation. Dans notre cas, avant que n'advienne une réorganisation du système, celui-ci augmente en complexité de telle manière qu'une réorganisation devient nécessaire. Ayant introduit des distinctions supplémentaires, le système devient plus complexe, ce qui permet de dire qu'il a acquis quelque chose.

3.2. L'EXPÉRIENCE DES LISTES DE MOTS³

L'influence du chercheur sur les données apparaît de manière éclatante dans l'interview scientifique. Toutes les formes témoignent d'un type de communication hautement interactif et direct (par rapport p. ex. à la compilation anonyme d'un questionnaire). Même là où la communication n'est pas très approfondie – p. ex. dans des tests bien surveillés – l'influence du chercheur sur le type des données est forte, et, si on veut, mesurable. Par rapport à ces phénomènes j'aimerais apporter deux exemples, facilement reproductibles.

Pendant un cours sur les méthodologies dans la recherche sur le terrain en linguistique⁴, des étudiant(e)s bâlois(es) devaient aborder des germanophones dans la rue – des hommes et des femmes d'âge différent et en nombre équilibré – et leur demander s'ils étaient capables de produire une liste de mots italiens. Pendant la discussion des résultats, les étudiant(e)s se rendaient compte que leurs listes étaient très divergentes dans le domaine des expressions grossières (blasphèmes, jurons, âneries) : les uns en avaient enregistrées un grand nombre, les autres aucune. L'âge et le sexe des interviewé(e)s étaient interrogés. Les corrélations ne montraient toutefois pas de relation : les jeunes comme les vieux, les hommes et les femmes avaient fourni des expressions de ce type. Le désarroi fut grand jusqu'à ce que surgisse l'idée de prendre en compte le sexe de ceux qui avaient récolté les données. Le contrôle fut vite fait : seulement les

³ Cfr. Franceschini 1996 pour la présentation des résultats du point de vue linguistique.

⁴ Semestre d'été 1997, Université de Bâle, séminaire de linguistique italienne.

chercheurs en herbe masculins avait obtenu des expressions grossières, les étudiantes aucune.

L'exercice était une bonne expérience pour sensibiliser les étudiants aux phénomènes de la co-construction des objets de recherche : on a pu en démontrer des mécanismes fondamentaux au niveau d'un simple recueil – sans devoir énoncer de grands discours programmatiques concernant l'implication du chercheur dans la constitution de son objet et l'interactivité constitutive des pratiques scientifiques.

Vu que les chercheurs sont en communication directe avec les interviewée(e)s, tout chercheur avouera facilement qu'il y a une « influence » de l'interviewer sur les données (c'est justement un des reproches les plus répandus qu'on fait aux techniques « interprétatives »). Il est par contre moins connu que dans des tests de laboratoire, même avec des animaux, ces effets sont mesurables.

A ce propos, une expérience a été répétée maintes fois depuis les années soixante, toujours avec le même résultat. Elle est construite selon les règles les plus positivistes des tests de laboratoire et se déroule de la manière suivante : des étudiants doivent apprendre à des rats à réagir à un signal. Les animaux doivent apprendre à pousser sur un levier, le stimulus et le temps de réaction est mesuré par un appareil. Les étudiants forment deux groupes; les instructeurs leur disent qu'un groupe doit travailler avec des rats plus intelligents, l'autre avec des cobayes moins intelligents. Les étudiants ne savent pas qu'il s'agit de rats identiques.

Or, les étudiants qui croient travailler avec les rats « plus intelligents », obtiennent toujours des résultats plus positifs : ces rats apprennent plus vite à se comporter de la manière prévue. Les rats confiés aux étudiants qui pensent travailler avec les rats « moins intelligents » font apparaître des résultats moins performants. Le tout est mesurable; la preuve peut être fournie avec tous les examens statistiques nécessaires pour convaincre les plus sceptiques des positivistes.

On a objecté, très justement, que les rats sont des animaux très intelligents qui peuvent réagir aux soins de leurs instructeurs. La meilleure performance serait un reflet de l'input majeur qui renforcerait – « encouragerait » – les rats

(de manière semblable aux effets qu'on connaît de la part des enseignants vers leurs élèves).

Le test a été répété avec des vers, ce qui présente deux avantages : ils ne suscitent pas facilement de sentiments positifs chez les expérimentateurs et n'ont pas un système nerveux très complexe. Avec les vers aussi, dans une expérimentation analogue, les présumés intelligents ont obtenus de meilleurs résultats (cf. Watzlawick 1981 : 98-100).

Les conclusions à tirer de ces tests pourraient être très radicales, si on pense que l'influence sur les objets de recherche semble surmonter même la barrière génétique. Retenons que l'objectivisme se révèle être de plus en plus un mirage auquel bon nombre de scientifiques continue à croire, même si les contre-exemples sont fournis avec des arguments propres aux sciences soi-disant « exactes ».

Devant l'évidence que même les expérimentations les plus sophistiquées ne révèlent que les assomptions du chercheur, il n'y a de solution que l'abandon de ce type de recherche ou une nouvelle conceptualisation du champ. Il est évident que la construction de tout savoir doit être prise en charge dans une méthodologie qui se veut contemporaine.

3.3. LA PROCÉDURE MIXTE : UNE ALTERNATIVE ?

Il n'y a pas de moyens élaborés, de « conseils », de procédures canoniques pour faire face aux conséquences illustrées. Mais, si on ne voulait résoudre ces problèmes qu'au plan des techniques, on aurait mal posé la question. Les conséquences se répercutent au niveau épistémique; et c'est à ce niveau que doit se développer une conscience accrue vers ce qui est considéré constituer les données. Ce mouvement de pensée va, si on veut, vers un constructivisme radical de ses propres ressources cognitives.

La procédure mixte est une possibilité parmi d'autres pour faire face à certains doutes sur la « fiabilité » du propre faire scientifique. Elle consiste dans l'emploi séparé de différents types de recueil de données et d'une procédure interprétative qui les relie de manière réflexive les unes aux autres.

Une possibilité de relier les données passe à travers une réflexion du rôle du chercheur dans les différents types de recueil. Le tableau suivant montre un inventaire de sept sous-types d'un corpus qui a été constitué pour une recherche de sociolinguistique urbaine⁵. Celle-ci vise à sonder les parlars urbains, notamment l'inclusion d'éléments italiens dans la ville de Bâle, plurilingue à majorité germanophone. Un des buts est de décrire les compétences en italien de germanophones qui ont appris cette langue en Suisse alémanique à travers le contact direct avec des immigrants italiens.

Tab. 1 : *Le corpus, les rôles et les données*

	<i>I</i>	<i>II</i>	<i>III</i>	<i>IV</i>
	<i>type de données de départ</i>	<i>type de matériel/ type de texte</i>	<i>première forme d'élaboration</i>	<i>rapport chercheur-source</i>
1.	oral	enregistrements des interactions	transcriptions	interlocuteur
2.	oral	enregistrement interview biographique	transcriptions	interviewer
3.	écrit, visuel	matériel direct (papiers, dépliants, photographies)	listes	observateur, récolteur
4.	oral	enregistrements experts	transcriptions notes	interviewer
5.	oral	enregistrements promenades	cartes du quartier, notes	accompagnateur, interlocuteur
6.	oral	enregistrement test dans la rue	transcription listes	expérimentateur

⁵ Projet de recherche personnel en linguistique italienne, financé par le Fonds National de la Recherche Scientifique Suisse (durée 3 ans, financement 100%, n.12-40502.94), titre du travail : "Italiano di contatto : parlanti occasionali e riattivazioni di conoscenze non focalizzate".

7.	écrit	journal de recherche	notes, prose	observateur soi-même
----	-------	----------------------	--------------	----------------------

Le tableau cherche à refléter les statuts des différents modes de recueil et des rôles que le chercheur assume envers ce qu'il constitue comme étant ses sources. Des distinctions sont faites par rapport à la première manifestation des « données »⁶; les autres différenciations se réfèrent au type de support permettant de transporter ces données et aux formes d'élaboration de celles-ci. Évidemment, chaque étape mériterait une discussion à part. J'aimerais diriger l'attention uniquement sur le rôle du chercheur qui se différencie dans les différentes approches : il est successivement l'interlocuteur, l'intervieweur, l'observateur, l'expérimentateur ou l'accompagnateur, etc. Chaque rapport aux données exige une réflexion et une interprétation différentes.

A ce point, il y a grosso modo deux solutions qu'il me semble entrevoir dans les recherches qui explicitement (ou implicitement) utilisent une procédure mixte : l'une vise à maintenir si possible les différentes approches séparées, l'autre à relier les points de vue entre eux.

Paradigmatiquement, à l'intérieur de la première solution, on procédera au calcul, p. ex., de l'incidence du sexe, de l'âge, des réseaux sociaux etc., sur l'utilisation des différentes formes linguistiques (grossièrement à l'intérieur du premier paradigme esquissé avant). Sur d'autres données, p. ex. des interviews de groupe, on mènera une analyse du discours, du lexique spécifique, des rapports sociaux qui se montrent dans différents types de discours, etc. Les résultats seront assemblés et présentés p. ex. dans des chapitres différents, des fois même par des auteurs spécialisés.

Par ce procédé, on réussit ainsi à résoudre certains problèmes : l'objet de recherche est certainement envisagé de manière multidimensionnelle et approfondi par rapport à chaque point de vue. Mais une telle conduite relève d'une

⁶ Les guillemets indiquent qu'on relève l'oxymore contenu dans l'emploi du terme *données* : le participe nominalisé suggère qu'il s'agit d'un objet déjà présent, préconstruit, en attente d'être « trouvé » par le chercheur; tandis que ce dernier les construit, en faisant pratiquement son travail.

pensée méthodologique fondamentalement juxtapositive. Ce qui manque est une manière raisonnée de relier les différentes approches : comment les résultats issus d'un angle d'observation se reflètent dans l'autre, comment un procédé met à nu des trous noirs qui sont propres à l'autre perspective, comment une description reçoit une explication possible à travers une autre visée. Un tel rapprochement est certainement plus apte à connecter les observations faites et représenterait un pas en avant vers une méthodologie avancée.

Un reproche fondamental resterait tout de même à faire à une telle méthodologie mixte : elle ne se poserait pas, ou plutôt masquerait, le problème d'un choix clair devant l'incompatibilité heuristique des approches entre elles. Cela concerne, massivement, l'inconciliabilité d'une approche constructiviste avec une conception de la réalité comme préconstruite et déterminée, et d'autres incompatibilités non moins fondamentales. Les discussions autour des procédés variationnistes et interprétatifs en sociolinguistique relèvent de ce conflit, et ne se laissent pas apaiser facilement en juxtaposant simplement des approches. Il faut s'en rendre compte, et prendre position, de manière raisonnée et non pas idéologique.

4. ESQUISSE D'UNE MÉTHODOLOGIE INTÉGRÉE

Il ne faut pas non plus jeter le bébé avec l'eau du bain. En sociolinguistique, p. ex., à l'intérieur du premier paradigme variationniste, il y a eu un bon nombre de techniques très inventives à l'égard du recueil des données.⁷ La créativité à cet égard peut être développée ultérieurement et ne devrait être sous-estimée dans aucune recherche empirique.

⁷ Je pense p.ex. à l'élicitation de deux prononciations de /r/ par Labov. En veste de client, il avait demandé à des employées de grands magasins un produit qui se trouvait au quatrième étage. En faisant semblant de n'avoir pas bien compris la réponse, les employées étaient forcées de répéter « forth floor », ce qui était traité par Labov comme une réalisation dans un style plus surveillé.

On peut toujours avoir des réserves par rapport aux quantifications et aux analyses statistiques. Mais dans ces cas aussi, la question me semble mal posée : ce n'est pas la quantification en soi qui doit être mise en cause, mais les fondements du calcul et le type de mathématiques employées. Il faudrait avant tout se demander si les variables ont une pertinence sociale dans la communauté ou dans le groupe qu'on étudie. Pour donner un exemple très banal : est-ce que p. ex. les regroupements d'âge souvent employés (15-20, 20-25 etc.) sont des regroupements sans sémantique sociale ou représentent-ils quelque chose dans une société particulière, p. ex. des générations avec une *Lebenswelt* au moins partiellement partagée (la génération « de guerre », les « 68 », les « yuppies », les « mouvements », etc.) ? Seulement cette vue émique me semble raisonnable pour constituer des paramètres quantifiables, si on veut tirer des conclusions interprétables et fiables avec d'autres résultats.

Par rapport au type de mathématique utilisé, il faudrait se rendre compte que les mathématiques aussi se sont développées ces dernières années. En linguistique au moins, l'attention aux progrès de cette autre discipline s'est arrêtée, ce qui est dû peut-être banalement au fait que des logiciels facilement maniables par les profanes ont été diffusés sur le marché.

On peut avoir des doutes quant au fait que les procès linguistiques, les rapports internes au système, les développements évolutifs soient représentables par de simples corrélations qui relèvent d'une conception statique et linéaire des grandeurs représentées. En plus, les possibilités offertes par les simulations informatiques exposent chaque modélisation d'une théorie linguistique à une dure épreuve : de fausses prémisses produiront des prévisions facilement confutables pendant la simulation. A l'avenir, seule une collaboration étroite avec des experts mathématiciens, p. ex. dans les théories du chaos (en général dans les fonctions non-linéaires), pourra développer la recherche quantitative dans une direction plus apte à représenter des processus linguistiques. Et il faut le dire explicitement : la représentation en chiffres, formules et calculs n'est qu'une représentation, rien de plus. Elle a été particulièrement

consacrée par les pratiques en sciences naturelles; et elle maintient une grande force de persuasion dans les sciences sociales. C'est là, « à toute fin pratique », un de ses emplois non négligeables.

C'est à l'intérieur du deuxième paradigme esquissé au début qu'il faut ré-interpréter les activités du chercheur, ses techniques de recueil, comme l'élaboration qu'il fait des données. Il faut raffiner les méthodes d'interprétation pour en faire un instrument « utile », dans le sens concret du terme : après une longue période de fixation sur la force des discours (et la proclamation de la mort des « grands discours ») les activités du chercheur pourraient être revues de ce point de vue (Cameron *et al.* 1993).

Une esquisse de méthodologie dans les années 90 ne pourrait qu'exprimer des principes, jamais des règles. Elle se poserait d'abord des questions de gestion éthique, concernant en particulier le rapport du chercheur avec son *field* et l'inclusion du chercheur dans ce dernier.

Des questions de fiabilité, de représentativité, d'influence ne sont pas oubliées, mais ré-interprétés par rapport à un mouvement épistémique qui creuse les fondements du faire et du savoir scientifique. A cause de cet approfondissement, une méthodologie intégrée posera d'abord l'accent sur les attitudes, les croyances, les assumptions du chercheur, en faisant découler de cette base des conséquences au niveau des procédés techniques et interprétatifs. Voilà quelques raisonnements à ce propos, faits presque « en cours de route ».

4.1. LE PRINCIPE DE L'EMPATHIE SCIENTIFIQUE

Le principe de l'empathie scientifique désigne une attitude éthique et professionnelle. Le principe conçoit l'activité scientifique comme une activité globale, interconnectée soit avec le contexte socio-historique, soit avec les dispositions psycho-émotives de l'individu. On ne peut pas séparer, dans la personnalité du chercheur, des composantes a-historiques et non-émotives, comme on ne peut pas agir totalement à l'extérieur du contexte social et culturel. La figure du

chercheur qui interprète les données sans réflexion sur les conséquences de sa propre activité et celle des autres appartient à une période technocratique qu'on espère révolue. Les conséquences d'une telle attitude sont encore présentes aujourd'hui, et on n'oubliera pas le désarroi que la communauté scientifique a vécu dans ce siècle à cause de son implication dans l'anéantissement d'êtres humains dans l'holocauste. Le principe de l'éthique scientifique cherche à mettre en acte un circuit réflexif sur les activités scientifiques : il invite à réfléchir sur les conséquences humaines, techniques et interprétatives qui découlent de l'interaction entre l'interlocuteur social et l'acteur scientifique.

Le principe de l'empathie scientifique n'a pas seulement le statut d'un concept abstrait et déconnecté; plus encore, il représente une maxime de comportement qui vise à redonner à l'activité scientifique – même dans toute son abstraction – une responsabilité sociale. Le principe de l'empathie scientifique conçoit le faire, le penser, le voir et le sentir comme activités parallèles. Il n'est fondé ni sur un empirisme ingénu, ni sur une adhésion militante. Le principe pousse à réfléchir sur les conséquences logiques auxquelles les propres hypothèses peuvent aboutir et à juger leur portée éthique. Ce principe aide à déconstruire les croyances trop faciles, ses propres *fallacies* et celles des autres. Il pousse à intégrer les sentiments et les identifications, en tenant compte de l'autre comme d'un interlocuteur.

4.2. LE PRINCIPE DU RÔLE PLURIEL DU CHERCHEUR

Si on fonde son faire scientifique sur une visée connectée, il en découle que l'objet de recherche – jamais exclusivement « extérieur » – doit être pris en compte dans ses multiples facettes. Cela présuppose que le chercheur peut assumer de manière flexible des rôles très différents, soit dans le recueil des données, soit dans l'interprétation. Le principe du rôle pluriel du chercheur met en évidence cette nécessité d'assumer une visée non unidirectionnelle, mais plurielle. C'est peut-être là une des motivations profondes qui mènent à former des groupes de recherche où ce principe est réalisé dans la

distribution des rôles assumés par les membres du groupe. Le principe du rôle pluriel du chercheur met l'accent sur le fait que chaque personne devrait être capable d'assumer différents rôles. Le principe mettrait p. ex. en cause la distribution fixe des tâches et sa hiérarchisation dans un groupe de recherche.

4.3. LE PRINCIPE DE L'EXPÉRIENCE DIRECTE

De ce qu'on vient de dire dérive un troisième principe, qui postule la centralité de l'expérience directe avec l'objet de recherche. Seulement à partir de celle-ci on peut se rendre compte de la complexité de l'objet. L'expérience directe fait participer chaque chercheur non seulement à la constitution de l'objet, mais aussi à ses facettes multiples. L'expérience directe réussit à dégager des processus d'apprentissage qui portent à un approfondissement des connaissances. Par cette voie, l'expérience vécue peut empêcher une analyse trop tranchante et déconnectée de la relation du chercheur à son objet.

Par l'expression *expérience directe* j'entends donc, dans un sens très pratique, le contact humain et interactif avec les personnes auprès desquelles nous nous fournissons en données. Par cette voie, on utiliserait notre propre existence socio-historique comme instrument sensitif; cela vient à dire qu'on utilise son propre corps avec ses fonctions bio-perceptives complexes comme un instrument analytique. A ce point, faire du mal aux autres reviendrait à faire du mal à soi-même.

Dans cette circularité interactive qui se fonde sur la capacité d'empathie de la part du chercheur repose l'espoir d'une recherche qui réussisse à ne pas se rendre coupable des mêmes cruautés dont la science s'est rendue complice, dans ce siècle surtout.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BERGER P., LUCKMANN T. (1966) : *The social construction of reality. A treatise in the sociology of knowledge*, Harmondsworth/New York, Penguin.
- CAMERON D., FRAZER E., HARVEY P., RAMPTON B., RICHARDSON K. (1993) : « Ethics, advocacy and empowerment: issues of method in researching language », *Language & Communication*, 13,2, pp. 81-94.
- CAPRA F. (1996) : *Lebensnetz*, Bern/München/Wien, Scherz.
- DITTMAR N. (1997) : *Grundlagen der Soziolinguistik – Ein Arbeitsbuch mit Aufgaben*, Tübingen, Niemeyer.
- FRANCESCHINI R. (1996) : « Die Reaktivierung von latenten Kompetenzen bei Gelegenheitsprechern », *Scolia - Sciences Cognitives, Linguistiques & Intelligence Artificielle*, (sous la direction de Martin Riegel), 9, pp. 85-109.
- FRANCESCHINI R (à paraître) : *Italiano di contatto : parlanti occasionali e riattivazioni di conoscenze non focalizzate*, Basilea.
- GUMPERZ J. (1982) : *Discourse Strategies : Studies in Interactional Sociolinguistics*, Cambridge, Cambridge University Press.
- LABOV W. (1972a) : *Language in the Inner City, Studies in the Black English Vernacular*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.
- LABOV W. (1972b) : « Some principles of linguistic methodology », *Language in Society*, 1,1, pp. 37-120.
- LUHMANN N. (1995) : « Dekonstruktion als Beobachtung zweiter Ordnung », in de Berg H. & Prangel M. (Hrsg.) *Differenzen. Systemtheorie zwischen Dekonstruktion und Konstruktivismus*, Tübingen/Bern, Francke, pp. 9-35.
- LUHMANN N. (1997) : *Die Gesellschaft der Gesellschaft*, Frankfurt a.M., Suhrkamp.

- MATURANA H., VARELA F. (1987³): *Der Baum der Erkenntnis. Die biologischen Wurzeln des menschlichen Erkennens*, Bern/München/Wien, Scherz.
- MILROY L. (1987²): *Language and Social Networks*, Oxford, Basil Blackwell.
- MONDADA L. (1998): « Technologies et interactisme dans la fabrication du terrain linguistique », dans ce volume.
- PIKE K.L. (1981): « Wherein Lies "Talked-About" Reality? », in Coulmas, F. (ed.), *A Festschrift for Native Speaker*, The Hague/Paris, Mouton, pp. 85-91.
- SANKOFF D. (1988): « Variable Rules », in Ammon U., Dittmar N., Mattheier K. J. (ed.), *Sociolinguistics. Soziolinguistik. An International Handbook of the Science of Language and Society*, Berlin/New York, Walter de Gruyter, pp. 984-997.
- WATZLAWICK P. (Hrsg.) (1981): *Die erfundene Wirklichkeit. Wie wissen wir, was wir zu wissen glauben? Beiträge zum Konstruktivismus*, München/Zürich, Piper.
- WILDGEN W., MOTTRON L. (1987): *Dynamische Sprachtheorie. Sprachbeschreibung und Spracherklärung nach den Prinzipien der Selbstorganisation und der Morphogenese*, Bochum, Brockmeyer.